

Jane Eyre : roman de formation ou roman de quête ?

Elise Ouvrard

Contrairement au manuscrit de *The Professor* qui fut refusé par de nombreuses maisons d'édition et ne fut publié finalement que de manière posthume, celui de *Jane Eyre* reçut un accueil chaleureux dès qu'il fut proposé à l'éditeur George Smith : ce dernier le dévora en une seule journée en août 1847 et le roman sortait des imprimeries deux mois plus tard pour connaître un succès immédiat. Son auteur, Charlotte Brontë, avait décidé d'écrire un roman « plus imaginaire et poétique » (Alexander et Smith 268) que le premier et le changement de genre avait conquis les éditeurs.

De fait les critiques se sont intéressés tout particulièrement à la question du genre et à ce qui faisait la spécificité du second roman de Charlotte Brontë. De nombreux ouvrages et articles traitent donc de la dimension autobiographique de *Jane Eyre*, de l'influence du gothique, mais aussi des résonances féministes du roman ou encore des possibles comparaisons avec le roman social sans oublier le conte de fées. Ce qui nous intéresse tout particulièrement ici, c'est la manière dont Charlotte Brontë conçoit le parcours de son héroïne, parcours qui ne semble pas si éloigné de celui de William Crimsworth, héros de son premier manuscrit :

I said to myself that my hero should work his way through life as I had seen real living men work theirs—that he should never get a shilling he had not earned [...] that before he could find so much as an arbour to sit down in—he should master at least half the ascent of the hill of Difficulty. (*The Professor*, "Preface", 1)

Dans cette intention qu'affiche l'auteur dès la préface de *The Professor*, on trouve déjà l'idée que la vie est une lutte et que le héros doit faire preuve d'endurance et de volonté pour tracer son chemin, avec cette idée de pèlerinage indiquée par la référence à *The Pilgrim's Progress* de John Bunyan. Dans *Jane Eyre*, comme dans *The Professor*, Charlotte Brontë se concentre sur l'itinéraire et l'évolution de son personnage principal ; selon Robert B. Martin « *action moves towards the maturity and self-knowledge of its two central characters. Jane's maturation is, of course, the more detailed and central of the two* » (Martin 58). En effet, contrairement au roman *The Professor* qui s'intéresse au personnage William Crimsworth alors qu'il est déjà adulte, dans *Jane Eyre*, on suit l'héroïne dès son enfance, ce qui a poussé certains

critiques à établir des liens avec le Bildungsroman, à l'image de Delia da Sousa Correa qui indique que la notion est importante pour la lecture du roman¹ (Sousa Correa 98).

À partir de ce parcours de l'héroïne, deux notions apparaissent donc essentielles pour la question du genre : celle de « roman de formation » et celle de « roman de quête » avec cette dimension bunyanesque qu'insuffle Charlotte Brontë au roman. Nous verrons donc d'abord dans quelle mesure on peut associer *Jane Eyre* au Bildungsroman ainsi que les limites d'un tel rapprochement. La vision du monde qu'avait Charlotte Brontë nous amènera en effet à considérer le rôle de la quête et à proposer une étude comparative entre *Jane Eyre* et l'ouvrage de John Bunyan *The Pilgrim's Progress*. Contrairement à la plupart des critiques qui, comme nous le verrons, ont rapproché les romans de Charlotte Brontë du récit de Bunyan, nous montrerons que les objectifs et moteurs de la quête sont différents d'un ouvrage à l'autre, malgré une préoccupation centrale pour le salut dans les deux cas. Nous terminerons alors par l'analyse de l'esthétique providentielle du second roman de Charlotte Brontë puisque, contrairement à *The Professor* dans lequel le protagoniste devait se passer de l'aide du destin (« *I said to myself that [...] no sudden turns should lift him in a moment to wealth and high station* », *The Professor*, "Preface", 1), *Jane Eyre* se tourne vers la Providence pour qu'elle vienne au secours de son héroïne, comme l'illustre l'appel surnaturel de Rochester.

Un roman de formation ?

C'est en 1820 que le terme « Bildungsroman » fait son apparition pour la première fois dans une série de conférences que tient Karl Morgenstern à Dorpat sur plusieurs romans philosophiques. Il faut attendre 1870 pour que Wilhelm Dilthey² propose le concept de Bildungsroman, le définit de manière précise et l'identifie au roman de Johann Wolfgang von Goethe *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* (1795-1796)³. Le concept

1. Bien que l'article de Jerome Beaty s'intitule, lui aussi, « *Jane Eyre and Genre* », il s'intéresse surtout aux différentes sources qui ont pu inspirer Charlotte Brontë, ce qui explique qu'il ne soit pas fait référence à son analyse ici.
2. Wilhelm Dilthey, *Das Erlebnis und die Dichtung: Lessing, Goethe, Novalis, Hölderlin* [1906], Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht, 1921. Guy Stern s'est intéressé, quant à lui, et ce beaucoup plus tard, aux sources d'inspiration de Goethe. Il a montré que Henry Fielding, et en particulier *Tom Jones*, avait fourni les traits essentiels du Bildungsroman et que Christoph Martin Wieland, avec *Die Geschichte des Agathon* (1767), avait constitué le chaînon manquant entre Fielding et Goethe (Guy Stern, *Fielding, Wieland, Goethe and the Rise of the novel*, Frankfurt : Peter Lang, 2003). On notera que *l'Agathon* de Wieland est, quant à lui, souvent considéré comme un roman psychologique.
3. Il semble qu'il faille distinguer le Bildungsroman (roman de formation), du roman d'éducation qui lui est antérieur et auquel appartient *Émile, ou de l'éducation* (1762) de Jean-Jacques

de Bildungsroman est de fait plus ou moins réservé à ce livre ; Daniel Mortier, comparatiste germaniste, a souligné le caractère particulier de ce genre romanesque (l'auteur traduit ici « Bildungsroman » par « roman d'éducation ») :

Curieux genre que le roman d'éducation. D'une part, en effet, la conclusion de la plupart des études est, sinon qu'il n'existe pas, du moins qu'il se réduirait pratiquement à son prototype, le roman de Goethe, jugé finalement « unique en son genre ». D'autre part, la critique allemande en est arrivée à estimer que *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* n'étaient pas un roman d'éducation (Mortier 121).

Si la notion est contestée¹, on ne peut nier son existence, d'autant plus qu'elle sert à la relecture de nombreux romans anglais² tels que *David Copperfield* ou *Great Expectations* de Charles Dickens ou encore *The Mill on the Floss* de George Eliot³. Or, lorsqu'on reprend les différentes caractéristiques du roman de formation, telles qu'elles sont admises dans les ouvrages de référence⁴ ou les sources secondaires citées précédemment, on s'aperçoit que *Jane Eyre* se distingue profondément du modèle.

Contrairement à la plupart des romans de formation qui mettent en scène un protagoniste masculin, Charlotte Brontë choisit, elle, de dépeindre le parcours d'une héroïne. D'autre part, les différentes étapes qui ponctuent le Bildungsroman — la formation scolaire, le départ de la maison familiale et la découverte du monde — sont quelque peu bouleversées puisque la formation de Jane Eyre à Gateshead se transforme en auto-formation. En effet, le cercle familial qui a recueilli Jane Eyre l'a mise à l'écart sans lui assurer la formation intellectuelle et morale qu'elle était en droit d'attendre et qu'elle a donc entrepris d'acquérir par elle-même. Les livres sont alors

Rousseau, du roman pédagogique auquel Robert Grandroute a consacré un ouvrage (Robert Grandroute, *Le Roman pédagogique de Fénelon à Rousseau*, Paris : Slatkine, 1985) ainsi que du roman français d'apprentissage, qui recouvre *Le Rouge et le Noir*, *Le Père Goriot*, *Les Illusions perdues*, *L'Éducation sentimentale* ou encore *Bel-Ami*.

1. Pour un développement plus complet sur la remise en cause de la notion, on pourra se référer aux articles de Marcel de Grève et de Françoise Lartillot, sur le site du Dictionnaire International des Termes Littéraires : <http://www.ditl.info/arttest/art17344.php>; <http://www.ditl.info/arttest/art1885.php>. Ces articles sont également une aide précieuse pour comprendre ce que recouvre la notion de « Bildungsroman ».
2. On pourra à ce sujet consulter l'ouvrage du spécialiste Jerome Hamilton Buckley, *Season of Youth: The Bildungsroman from Dickens to Golding*, Cambridge : Harvard University Press, 1974.
3. Alain Jumeau a consacré un chapitre de son ouvrage sur *The Mill on the Floss* à la question du roman de formation, qui pose véritablement problème dans la mesure où les deux personnages, Tom et Maggie, ne suivent pas du tout le même parcours (Alain Jumeau, *The Mill on the Floss, George Eliot*, Paris : Armand Colin, 2002).
4. On peut, par exemple, se référer à la définition que donne M. H. Abrams dans son *Glossary of Literary Terms* (M. H. Abrams, *A Glossary of Literary Terms*, 5^e édition, Holt : Rinehart and Winston Inc., 1981, 119-120).

un élément essentiel de l'éducation de l'orpheline. La première image que nous avons de Jane Eyre est celle d'une petite fille qui s'est réfugiée dans la lecture de *History of British Birds*, lecture qui suffit à son bonheur : « *with Bewick on my knee, I was then happy: happy at least in my way* » (7). Le thème de la nature renforce le côté également libérateur de l'ouvrage de Bewick qui offre à l'enfant l'occasion d'assouvir sa soif de liberté. Avec cet ouvrage, tout comme avec les contes de fées, et les contes tirés de *The Arabian Nights*, Jane Eyre se distrait et s'évade du cadre familial qui l'opprime. Si la lecture constitue un divertissement pour Jane Eyre, elle est aussi riche d'enseignements, comme le montre Anne Hiebert Alton :

Jane also reads works which are intended to educate her in religious, spiritual, and moral matters. She is familiar with the Bible, and she refers specifically to parts of Revelations (sic), Daniel, Genesis, Samuel, "a little bit of Exodus", Kings, Chronicles, Job and Jonah. [...] In addition she knows the story of Pamela because Bessie reads it to her. (Alton 267)

Cette passion pour les livres explique pourquoi, malgré le refus de Mrs Reed d'éduquer Jane Eyre, cette dernière arrive à Lowood avec un bagage intellectuel et moral non négligeable, mais cette auto-formation initiale offre un contraste saisissant face aux parcours des héros et héroïnes des romans de formation.

Par la suite, la part d'apprentissage occupe bien sûr une place importante : Lowood apparaît comme un lieu de formation fondamental pour Jane Eyre, grâce aux deux personnages qui l'influencent dans cet établissement : Miss Temple, d'une part, et Helen Burns, d'autre part. On peut se demander cependant si la formation n'est pas avant tout morale, qu'il s'agisse de la relation de Jane avec le professeur modèle ou avec sa jeune amie.

Helen Burns est la première à distinguer Miss Temple des autres professeurs : « *Miss Temple is very good, and very clever: she is above the rest, because she knows far more than they do* » (43). Ses capacités intellectuelles ne font aucun doute, et Helen Burns loue également les qualités de pédagogue de la formatrice, qui sait captiver l'esprit de l'enfant, pourtant souvent distraite. Les qualités de Miss Temple dépassent cependant le simple cadre de la formation académique ; Jane Eyre et Helen Burns insistent également sur la grandeur morale du personnage. Ainsi, Helen Burns souligne sa bonté, bonté confirmée par l'acte charitable que la directrice accomplit en ordonnant que pain et fromage soient distribués à l'ensemble des élèves, lorsque le petit-déjeuner de ces dernières est trop brûlé pour être mangeable. Contrairement à Mrs Reed qui n'a de mère adoptive que le titre, Miss Temple joue un rôle maternel auprès des orphelines. Miss Temple est non

seulement celle qui instruit, mais encore celle qui encourage, qui console, qui soigne. Dans l'adversité, elle est manifestement la seule parmi les professeurs de Lowood à trouver la force de soutenir les élèves, lors de ces longs trajets vers l'église en plein hiver, par exemple :

I can remember Miss Temple walking lightly and rapidly along our drooping line, [...] and encouraging us, by precept and example, to keep up our spirits, and march forward, as she said, "like stalwart soldiers." (51)

La directrice joue un grand rôle dans la progression morale de l'héroïne ainsi que dans son équilibre affectif¹, d'autant plus que son rôle dépasse largement celui de simple formatrice :

to her [Miss Temple's] instruction I owed the best part of my acquirements; her friendship and society had been my continual solace: she had stood me in the stead of mother, governess, and, latterly, companion. (71)

Helen Burns inspire également le respect de la jeune Jane Eyre, tant sur le plan intellectuel que sur le plan moral. Lorsque l'héroïne fait la connaissance de son amie, celle-ci est plongée dans la lecture de *Rasselas* ; Helen Burns suscite l'admiration de Jane Eyre par l'ampleur de ses connaissances, comme c'est le cas lors de la conversation qu'elle a avec Miss Temple, et l'influence moralement. Helen Burns s'attache à inculquer à Jane Eyre certains principes moraux élémentaires ; dans un premier temps, elle s'efforce de la détourner de la loi du Talion que Jane professe et de calmer l'esprit de révolte qui gronde en elle². Si Jane Eyre écoute avec attention Helen, elle ne suivra pas cette voie de la soumission, face à Rochester ou à St John (le contexte est certes différent), car ce moi que Helen réprime, Jane Eyre, elle, l'affirme ; dans la scène qui l'oppose à M. Brocklehurst, l'héroïne précise : « *I was no Helen Burns* » (55).

Les propos de Helen Burns ont malgré tout un impact sur sa jeune amie, d'autant plus que ses actes sont en accord avec les valeurs qu'elle défend. À l'opposé de M. Brocklehurst, dont l'idéal se voit contredit par la vie qu'il mène avec sa famille, Helen Burns incarne l'exemplarité d'un idéal vécu. Ainsi lors de la scène où, punie par Miss Scatcherd, elle se tient debout

1. Jane Eyre se caractérise en effet par une carence affective profonde, telle que l'a connue Charlotte Brontë, qui, après avoir perdu sa mère, a perdu ses deux sœurs aînées. Comme l'indique Bernadette Bertrandias, cet état d'orpheline est déterminant pour le devenir de l'héroïne : « C'est l'état d'orpheline qui, dans *Jane Eyre*, fonde la dynamique de cette conquête, qui est en même temps une quête identitaire, dans ses dimensions sociale, morale, affective et spirituelle » (Bertrandias 49).
2. "It is far better to endure patiently a smart which nobody feels but yourself, than to commit a hasty action whose evil consequences will extend to all connected with you; and, besides, the Bible bids us return good for evil" (47).

au milieu de la classe, met-elle en pratique la notion d'endurance qu'elle prône auprès de Jane Eyre : « *I expected she would show signs of great distress and shame; but to my surprise she neither wept nor blushed: composed, though grave, she stood, the central mark of all eyes* » (43). Afin d'apaiser l'esprit de Jane Eyre, Helen Burns fait référence aux mots mêmes du Christ et plus particulièrement à un extrait du Sermon sur la Montagne, d'où est tirée une grande partie des références bibliques du roman : « *Love your enemies; bless them that curse you; do good to them that hate you and despitefully use you* » (49). Dans un premier temps, Jane Eyre paraît hermétique au discours tenu par Helen Burns : « *Then I should love Mrs Reed, which I cannot do; I should bless her son John, which is impossible* » (49), mais il exerce une réelle influence sur l'évolution de Jane Eyre au sein de ce roman qui est loin de constituer une « composition anti-chrétienne » (Rigby, citée dans l'édition Norton 452).

Le parcours de Jane Eyre enfant est donc largement moral, avec une évolution psychologique certes, mais qui ne permet pas à elle seule de conclure à un roman de formation. Il s'agit, par la suite, pour l'héroïne adulte de faire face à une suite d'épreuves morales, lors de moments décisifs, mais Jane Eyre acquiert en fait très tôt les principes sur lesquels elle s'appuie pour faire ses choix : dans le roman de Charlotte Brontë, les éléments de formation entrent en réalité en tension avec la notion de résistance, dans la mesure où Jane Eyre entend défendre son intégrité morale.

Finalement, ce qui distingue profondément *Jane Eyre* du Bildungsroman, c'est la vision du monde à laquelle il se rattache. Le Bildungsroman repose à l'origine sur un parcours éducatif et psychologique lié aux idéaux éducatifs des Lumières, qui s'appuient sur une perception du monde agissant positivement sur l'individu. Or, la tradition évangélique dans laquelle se situe Charlotte Brontë l'amène à concevoir le monde comme déchu. Les microcosmes que décrit Charlotte Brontë, qu'il s'agisse de Gateshead ou de Lowood, sont manifestement dégradés. En ce qui concerne Lowood, dont la toponymie est révélatrice (Low-wood), la condamnation porte sur les conditions mêmes de vie. On entend s'élever les voix des jeunes élèves pour se plaindre de la cuisine (« *Disgusting! The porridge is burnt again!* », 38) ; on perçoit également le caractère douloureux de certains souvenirs évoqués par la narratrice, tels que les dimanches d'hiver :

Sundays were dreary days in that wintry season. We had to walk two miles to Brocklebridge Church, where our patron officiated. We set out cold, we arrived at church colder: during the morning service we became almost paralysed. (50-51)

Le terme « *paralysed* » indique d'ores et déjà les effets néfastes du froid sur les corps, dont la vitalité se trouve fortement diminuée. À cela s'ajoute

enfin la maladie qui découle en réalité des deux facteurs précédents, c'est-à-dire le manque de nourriture et le froid : « *Semi-starvation and neglected colds had predisposed most of the pupils to receive infection: forty-five out of the eighty girls lay ill at one time* » (65). À Gateshead, c'est une menace de mort qui pèse sur Jane Eyre, mais la situation mortifère reste symbolique ; en revanche, à Lowood, la mort est bel et bien présente. On sait que c'est à Cowan Bridge, l'école de filles du révérend Carus Wilson, que Maria et Elizabeth Brontë, sœurs aînées de Charlotte, sont tombées malades. Elles ne sont rentrées chez elles que pour y mourir. Charlotte Brontë s'est d'ailleurs inspirée de sa sœur Maria pour créer le personnage de Helen Burns¹. L'enjeu s'avère alors vital pour Jane Eyre, qui voit sa meilleure amie partir pour toujours. Dans la mesure où c'est le salut de l'héroïne qui est en jeu, *Jane Eyre* semble plus proche de la quête de Christian dans *The Pilgrim's Progress* que des années d'apprentissage de Wilhelm.

Un roman de quête ?

Jane Eyre se présente comme un être en errance, ainsi qu'elle l'affirme elle-même lors de son retour à Gateshead où elle se rend au chevet de sa tante mourante : « *I still felt as a wanderer on the surface of the earth* » (194). Cette errance de l'héroïne pose la question centrale du salut personnel, comme l'exprime Peter Allan Dale :

What I want to argue is that this question of what one must do to avoid damnation (or achieve salvation) is very much at the center of the novel, that it implies the narrative's essential structure of expectation, the end toward which the narrative is assumed to be headed. (*Dale 112*)

Cet aspect est d'autant plus mis en valeur que le parcours prend une dimension bunyanesque. Les étapes du chemin de l'héroïne sont clairement marquées par les différents lieux fréquentés, lieux dont les noms sont allégoriques. Ainsi, Gateshead qui s'apparente à la porte à guichet² (« *The Wicket Gate* ») marque le début du périple, Thornfield représenterait le mont Hardu (« *Difficulty Hill* »), Marsh End³ et Whitcross ne seraient que

1. "Charlotte herself suggested that her own sister, Maria, was the original of Helen Burns in *Jane Eyre*. She later told her editor, William Smith Williams: 'You are right in having faith in the reality of Helen Burns: she was real enough: I have exaggerated nothing there: I abstained from recording much that I remember respecting her, lest the narrative should sound incredible.'" (Barker 43).
2. Les expressions françaises sont reprises de la traduction du *Pilgrim's Progress* par Renée Métivet-Guillaume (John Bunyan, *Le voyage du pèlerin vers l'autre monde : sous la forme d'un songe*, Lausanne : l'Âge d'homme, 1992).
3. Dans le roman de Charlotte Brontë, le marais symbolise une étape, une étape qui est certes difficile physiquement et moralement : « *Only my damp and bemired apparel, in which I had slept on the ground and fallen in the marsh* » (289), mais que Jane Eyre parvient à franchir brillamment :

l'enchaînement de la vallée de l'Humiliation et de la vallée de l'Ombre de la Mort tandis que Ferndean pourrait représenter la Terre des Épousailles (« *Country of Beulah* »), qui est d'ailleurs mentionnée dans le roman :

Till morning dawned I was tossed on a buoyant but unquiet sea, where billows of trouble rolled under surges of joy. I thought sometimes I saw beyond its wild waters a shore, sweet as the hills of Beulah [...] (129)

Charlotte Brontë structure donc son roman comme une quête, mais en réalité elle se réapproprie le récit de Bunyan et modifie l'objet de la quête, tout en gardant l'idée de la vie comme voyage. En effet, si les critiques se sont intéressés à la question de la structure bunyanesque de *Jane Eyre*, aucun n'a véritablement déterminé la différence profonde entre Charlotte Brontë et John Bunyan et la plupart ont repris le terme de « *progress* », comme s'il avait le même sens dans les deux contextes. Ainsi on peut lire dans l'article de Jane Millgate, intitulé « *Jane Eyre's Progress* » :

The linear pattern [...] is emphasized in throughout the novel by the insistence on the idea of a journey. We have already seen how this idea is sustained in terms of repeated allusions to classic literary travels, and above all to *The Pilgrim's Progress*; but it is also implicit in the whole story of Jane's career, in the way in which her progress from the lonely, downtrodden orphan of the opening to the happy, confident wife of the close has been organized in terms of an actual physical journey. (Millgate 23)

Jane Millgate utilise ici le terme de « *progress* » dans son sens moderne de progression, ce qui annihile la profonde différence avec Bunyan qui l'emploie, lui, dans le sens de « voyage » puisque, comme nous le verrons plus tard, il ne peut y avoir de véritable progrès pour lui¹. Par ailleurs, la progression qu'évoque Jane Millgate est essentiellement sociale et n'a donc rien à voir avec le voyage du pèlerin de Bunyan. Or, la seule différence, importante il est vrai, que Jane Millgate distingue entre les deux récits réside dans le fait que Jane trouve le paradis de ce côté-ci des portes de la Cité Céleste.

« *Having crossed the marsh, I saw a trace of white over the moor* » (282). « *Marsh End* », qui est le nom de la maison où Jane Eyre est recueillie par St John et ses sœurs, s'inscrit dans la progression linéaire de l'héroïne, pour laquelle l'espace a toute son importance : « *I left Marsh End for Morton* » (305) signale ainsi un nouveau départ. Mis à part une occurrence (où « *marsh* » est employé dans une expression : « *I'd as soon offer to take hold of a blue ignis fatuus light in a marsh* », 208), les utilisations du terme « *marsh* » se situent toutes dans le volume III, du chapitre 28 au chapitre 35, ce qui confirme que le marais correspond bien à une étape de la progression de l'héroïne.

1. En effet, s'il existe des changements positifs de la personne, ils sont uniquement provoqués par l'action de la grâce et non pas déclenchés par la personne elle-même.

Sandra M. Gilbert est, quant à elle, allée encore plus loin, puisque dans son article intitulé « *Plain Jane's Progress* », elle fait de *Jane Eyre* une parodie de Bunyan en montrant à quel point Jane Eyre rejette le sacrifice de soi impliqué par le chemin choisi par St John :

For it was finally to repudiate such a crucifying denial of the self that Brontë's "hunger, rebellion, and rage" led her to write *Jane Eyre* in the first place and to make it an "irreligious" redefinition—almost a parody—of John Bunyan's vision. (*Gilbert 804*)

Selon elle, le roman de Charlotte Brontë se caractérise par la victoire du désir romantique d'affirmation de soi et par le rejet de la Loi de Dieu le Père. Elle fait donc de la maturité et de l'égalité entre Jane Eyre et Rochester le but du pèlerinage de l'héroïne en supprimant toute dimension religieuse du roman. C'est cette omission du religieux et de la quête spirituelle que reproche Bernadette Bertrandias aux lectures d'inspiration psychanalytique (54), omission que nous ne pouvons nous aussi que regretter¹.

Afin de mieux comprendre cette quête spirituelle et la manière dont Charlotte Brontë se réapproprie le schéma proposé par Bunyan, il convient de revenir sur le sens même du *Pilgrim's Progress*. Comme l'évoque Roger Sharrock, dans son introduction à l'ouvrage de Bunyan qu'il a édité en 1965 :

His [Bunyan's] vivid imagination was possessed in a simple and terrible form by the Calvinist doctrine that all men were predestined either to salvation or to damnation; he battled with doubts of his own faith. (*Sharrock, "Introduction" 8-9*)

Le fait que Bunyan soit attaché à la doctrine calviniste explique pour quoi Charlotte Brontë, qui rejetait la double prédestination, ne pouvait que modifier le schéma proposé par *The Pilgrim's Progress*, même si elle en a gardé certaines caractéristiques comme la structure pour *Jane Eyre*.

The Pilgrim's Progress est une allégorie (c'est une première différence avec le roman de Charlotte Brontë), racontée sous la forme d'un rêve, qui relate la quête du salut effectuée par un homme, Christian, au cours d'un long et difficile voyage. C'est le récit d'une conversion qui s'apparente à celle vécue par Bunyan lui-même, comme l'a souligné Roger Sharrock en précisant les profondes analogies entre *The Pilgrim's Progress* publié en 1678 et l'ouvrage *Grace Abounding* publié douze ans plus tôt en 1666. Dans son article « *Spiritual Autobiography in The Pilgrim's Progress* », Sharrock insiste sur les différentes étapes du cheminement de l'âme repérables dans

1. Dans son ouvrage, Bernadette Bertrandias défend l'idée que « la question essentielle, lancinante jusqu'au terme du récit, est en fait celle du salut » (54), idée sur laquelle nous nous appuyons ici également.

les deux ouvrages, à savoir la conviction du péché, la sainteté selon la Loi¹ (« *legality* »), la justification, la sanctification ou croissance dans la grâce (« *growth in grace* »). Christian reçoit relativement tôt l'assurance de faire partie des élus, dans le passage de la Croix :

So I saw in my Dream, that just as Christian came up with the Cross, his burden loosed from off his Shoulders, and fell from his back; and began to tumble; and so continued to do, till it came to the mouth of the Sepulcher, where it fell, and I saw it no more. (*Bunyan 41*)

Par la suite, Christian doit affronter le doute et le désespoir et n'en est donc qu'au début de son périple.

Jane Eyre ne présente aucun chemin similaire de conversion, bien que la quête centrale soit celle du salut de l'héroïne, mais aussi du bonheur terrestre. Ce serait de toute façon une conversion d'un autre type qui serait mise en scène. Dans *The Pilgrim's Progress*, nous assistons au passage de l'incroyance à la foi, ce qui n'est pas du tout l'objet du roman de Charlotte Brontë, dans lequel l'héroïne est croyante dès le début. La conversion qui aurait pu être mise en scène aurait été de type évangélique, l'héroïne faisant alors l'expérience de la grâce. Quelle que soit leur définition de la conversion, de nombreux critiques ont souligné l'absence d'un tel moment dans *Jane Eyre*. Si certains, comme Elizabeth Rigby, ont conclu à la thèse d'une « composition anti-chrétienne », d'autres n'ont pas remis en cause la trame religieuse si essentielle au roman et ont analysé cette omission de manière différente. Ainsi Barbara Hardy² considère que les lecteurs victoriens n'avaient pas besoin d'un moment explicite (Hardy 67) tandis que Peter Allan Dale³ pense que l'omission est volontaire : « *it represents a*

1. Une fois que l'homme reconnaît qu'il est pécheur (première étape de conviction du péché), il tente de se conformer à la Loi hébraïque (c'est la première Alliance avec Moïse) et décide d'appliquer les Dix Commandements, d'où l'expression de « sainteté selon la Loi ». Mais selon Bunyan, il ne s'agit que d'un vernis, l'homme reste pécheur, car il lui faut s'habiller de la justice du Christ, qui est le seul à pouvoir le sauver lors de la justification (référence à la deuxième Alliance, Alliance avec le Christ).
2. Il convient de préciser que Barbara Hardy comprend le terme de « conversion » comme le passage de l'incroyance à la foi : « *What we do not come to see is exactly how Jane comes to accept Helen Burns' faith* » (66), ce qui ne respecte pas le contexte de *Jane Eyre*. On pourra notamment se référer à l'ouvrage de D. W. Bebbington, *Evangelicalism in Modern Britain: A History from the 1730s to the 1980s* [1989], Londres : Unwin Hyman, 2000, et en particulier aux pages 5-10.
3. Peter Allan Dale envisage, lui aussi, le terme de « conversion » selon sa définition bunyanesque : « *the novel is about Jane's providential journey from unbelief to belief* » (115), ce qui est contestable. Selon lui, les lecteurs victoriens habitués aux crises et fictions religieuses ne pouvaient qu'attendre la confession de foi de Jane, confession qui aurait pu s'exprimer lorsque Jane Eyre se rend compte que Rochester est bien à l'origine de l'appel qu'elle a entendu ou encore à la fin du roman lorsqu'elle affirme son bonheur. Pour Peter Allan Dale, la confession de foi se trouve déplacée dans la bouche de St John : « *What has happened is that the expected closure of conversion has been displaced. Instead of Jane's final confession of faith we have a conspicuous silence on her part while another character affirms the Christian ending* ». L'hypothèse de l'attente du lecteur